

Photo Phnom Penh, grande focale sur l'Asie



Ci-dessous : Kim Hak,

My Beloved 39.

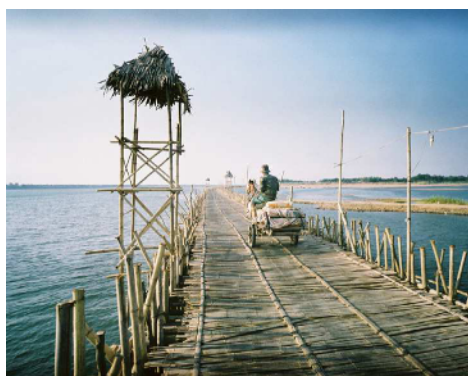
© Kim Hak.

Photo Phnom Penh.

© Photo Rafael Pic.

Le festival photographique tient sa 14^e édition : depuis sa base de l'Institut français du Cambodge, il irrigue maintenant toute la ville, suscite des vocations et alimente un écosystème en développement.

P R R F EL PIC - CORRESPONDANCE DE PHNOM PENH



Dans un monde où prolifèrent les initiatives culturelles (entre biennales et foires d'art, c'est plus d'un rendez-vous par jour), un festival qui fête son 15^e anniversaire, c'est une belle marque de longévité. Surtout lorsqu'il s'agit d'un projet pionnier dans un environnement qui n'y était a priori pas préparé. En lançant Photo Phnom Penh en 2008, pour Christian Caujolle (précédemment créateur de l'agence Vu et directeur de la photo à *Libération*) et Jean Renaudet (alors directeur de l'Institut français du Cambodge), il s'agissait d'un sacré pari. Personne n'aurait été capable de citer un photographe lié au Cambodge, à part le génial Gilles Caron, toujours en première ligne, qui y perdit la vie en avril 1970... Le pays n'avait ni la tradition ni les infrastructures ni le public dont des organisateurs précautionneux auraient souhaité disposer. Mais il faut parfois faire fi des précautions : 15 ans plus tard, en 2023, le festival est toujours là. Il est porté par une équipe qui mêle les initiateurs (Christian Caujolle mais aussi

La série « Origines » d'Olivia Gay montrée à l'Institut français.

© Photo Olivia Gay.



« Outre os 10 000 appre a ts, ous avo s reçu 12 000 spectateurs au ci éma et aux débats, 38 000 da s les expositio s da s et hors les murs. Près de 140 évé eme ts so t orga isés chaque a ée à l'I stitut fra çais du Cambodge. »

V LENTIN RODRIGUEZ, DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAMBODGE

© Photo Olivia Gay.



le quadragénaire Philong Sovan, qui a gravi tous les échelons, d'autodidacte jusqu'à photographe confirmé, aujourd'hui vice-président de l'ONG qui gère le festival, et véritable cheville ouvrière de son organisation) et de nouveaux animateurs. Parmi eux, en première ligne, Valentin Rodriguez, directeur de l'Institut français du Cambodge depuis 2020, en provenance des battoirs de Toulouse.

Institut français du Cambodge : un rôle crucial

lors que le rapprochement diplomatique entre la France et le Cambodge, illustré par la visite du premier ministre Hun Manet à Paris les 18 et 19 janvier, se concrétise (elle pourrait notamment s'incarner dans la contribution de la France à la rénovation du Musée national de Phnom Penh et dans l'organisation par le Cambodge du Sommet de la francophonie de 2026), l'Institut français reste un élément essentiel de soft power dans le pays, marqué par 91 ans de protectorat et où près de la moitié du gouvernement reste francophone. « L'I stitut fra çais de Ph om Pe h a fêté ses 30 a s e 2022 et ous avo s dépassé e 2023 les chiffres d'ava t la pa démie, avec 118 000 visiteurs », explique Valentin Rodriguez. Ce qui représenterait près de 1% de la population du pays, le tout grâce à une médiathèque entièrement rénovée, de nombreux contrats avec des institutions françaises, une cinquantaine d'enseignants et un restaurant devenu un point de rendez-vous incontournable de la ville... « Outre os 10 000 appre a ts, ous avo s reçu 12 000 spectateurs au ci éma et aux débats, 38 000 da s les expositio s da s et hors les murs. Près de 140 évé eme ts so t orga isés chaque a ée. » En font évidemment partie les événements liés au festival, dont les projections qui attirent une jeunesse enthousiaste. Cette année, on pouvait aussi voir la série commandée par la région Grand Est à Olivia Gay, connue pour explorer le travail au féminin, ou le road trip de Kim Hak (né en 1980), qui a exploré pendant une décennie son pays, de Sihanoukville jusqu'au lac Tonlé Sap, en passant par les méandres du Mékong, pour voir combien il changeait vite... Une autre photographe française a profité de la politique d'accueil de l'Institut français. « Da sotre volo té de soutie à l'éditio , ous avo se effet créé u e ouvelle réside ce d'écriture, la Villa Marguerite Duras, poursuit Valentin Rodriguez, que ous avo s liée à la Villa Saigo au Viet am et à la Villa Cha g Mai e Thaïla de da su e Route des réside ces. » Pendant 3 mois, de mi-octobre 2023 à mi-janvier 2024, urélia Frey, dont le travail est tissé de liens avec la littérature (voir notamment sa série évoquant l'univers mystérieux des écrivains nordiques) a sillonné Cambodge et Vietnam – le résultat de ces errances dans une prochaine publication...

urélia Frey, « Le Sortilège des marins, 16 ».

© urélia Frey.





Denis Dailleux devant ses photos sur le mur de l'ambassade de France.

© Photo Rafael Pic.

Ian Crumlish devant ses photos de Phnom Penh en 1989.

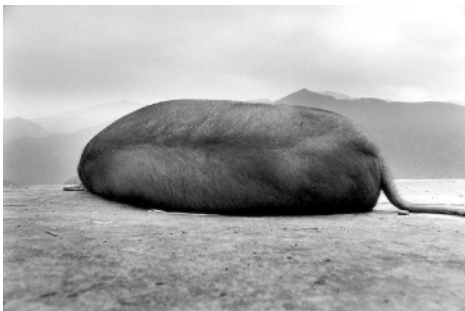
© Photo Rafael Pic.



L'émotion d' Ian Crumlish

Un autre lieu marquant depuis les débuts du festival est Bophana. Portant le nom d'une martyre du génocide des Khmers rouges, jeune femme au regard inoubliable, ce centre de documentation et de production a été monté par le cinéaste Rithy Panh, qui fouille depuis plus de 30 ans les affres de la période. Dans la touffeur de décembre, on pouvait visionner les centaines de films archivés mais aussi découvrir une exposition rétrospective - chose rare dans un pays qui a vu une partie de sa mémoire gommée par Pol Pot et les siens. En 1989,

Ian Crumlish, jeune photographe écossais qui se fera ensuite connaître par ses portraits de musiciens et de gens du théâtre, débarque dans le pays. *« J'accompagne mon frère Bria qui préparait un documentaire. Le régime khmer rouge avait été renversé depuis 10 ans mais le pays en était encore profondément marqué. Dans les hôpitaux, on ne soignait plus les enfants déshydratés par des médicaments... Phnom Penh était une ville d'aspect provincial, sans trafic, quasiment que des bicyclettes. Je me souviens notamment de la rencontre avec une des rares survivantes du Ballet royal - tous les intellectuels et artistes étaient des cibles prioritaires du régime. »* Le reportage avait fait à l'époque la une du magazine *Scotland on Sunday*. Ces images ont été retirées pour le festival (par des laboratoires locaux) et Crumlish est revenu pour la première fois depuis 35 ans. *« Je viens de revoir mon interlocutrice du Ballet royal avec une grande émotion »,* nous confiait-il à l'inauguration tandis que s'ébranlait le tour en tuk-tuk du samedi. Devenu une tradition du festival, son itinéraire passait notamment par les murs de l'ambassade de France où Denis Dailleux montrait en très grand format son travail sur l'Égypte (déjà bien connu) et l'Inde (beaucoup plus récent).



Ci-dessus :

Chang Chao-Tang, *Animal, sacrifice of Ritual, Hsinchu, Taiwan, 1986.*

© Chang Chao-Tang.

Ci-dessous :

Le travail de Hul Kanha est présenté à l'hôtel Plantation..

© Photo Rafael Pic.



Nouvelle vague cambodgienne

L'intérêt du festival réside dans la confrontation de praticiens étrangers chevronnés - habituellement beaucoup de Français mais aussi une forte délégation taïwanaise cette année (avec la star Chang Chao-Tang, né en 1943) - et d'une jeune garde locale qui ne demande qu'à apprendre (souvent passée par le Studio Images, structure de perfectionnement hébergée au sein de l'Institut français). La dimension documentaire est souvent perçue comme inévitable face aux métamorphoses brutales : ainsi pour Khiev Kanel (né en 1988) qui a suivi la fin du White Building, bâtiment emblématique des années 1960, détruit en 2017, pour Baty Morokot (née en 1986), qui s'est penchée sur la vie des vieux ponts de Siem Reap, ou pour Chhen Kimhong (né en 1993) qui fait un inventaire des arrêts de bus de la capitale, à la façon des Becher avec leurs châteaux d'eau... Certains prennent une voie plus conceptuelle comme Kanha Hul (née en 1999), qui élabore une œuvre avec force collages, papiers découpés et inclusion de rubans d'or symbolisant la dimension féminine.





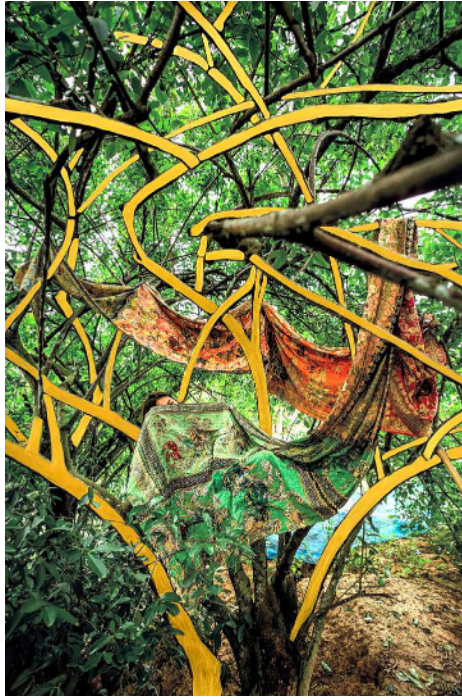
Khiev Ka el,
Before the raze.
© Khiev Kanel.

Chhe Kimho g,
série des râteaux de bus.
© Chhen Kimhong.



Il faut entretenir la flamme par de nouveaux talents mais aussi par de nouvelles adresses, cette année, c'est une ancienne manufacture, la Factory, qui tient la corde.

La Factory Phnom Penh
inauguré en 2017.
© Photo Rafael Pic.



Hul Ka ha,
Like a Dream.
© Hul Kanha.

Et l'avenir ?

Comme dans tout festival, le statu quo est une menace insidieuse : il faut entretenir la flamme par de nouveaux talents mais aussi par de nouvelles adresses, de nouveaux formats. Cette année, c'est une ancienne manufacture devenu un tiers-lieu apprécié de la jeunesse branchée, la Factory, qui tenait la corde. À l'ouverture, dans l'Air Gallery qui y occupe un espace, on pouvait croiser Sopheap Pich, l'un des artistes cambodgiens à la plus forte audience internationale (récemment vu à la Biennale de Gwangju, il a réalisé une série de verres soufflés au CIRV de Marseille et un parfum pour l'Institut français), le cinéaste Davy Chou (auteur du documentaire *Le Sommeil d'or*, sur la génération sacrifiée des cinéastes cambodgiens des années 1960-1975) ou Mak Remissa (photographe finaliste du prix Pictet). On pouvait y voir la version asiatique du véhicule nOmad de Clorinde Coranotto, un tuk-tuk recouvert de peaux de camion, revenant d'une résidence sur les berges du lac Tonlé Sap, en compagnie de la plasticienne Miss Vey. C'est aussi là, dans une ambiance de kermesse, qu'ont été attribués, en clôture de la semaine d'inauguration, le 10 décembre, les prix aux jeunes photographes. Pour Photo Phnom Penh, l'avenir semble plutôt encourageant : la coopération suisse (DDC), dont l'artiste Beat Streuli était l'envoyé pendant le festival, vient de confirmer le financement pendant au moins 18 mois d'une nouvelle école de la photographie. Elle doit lancer son activité à Phnom Penh dès ce début d'année 2024. Les 10 ou 15 places disponibles devraient être prises d'assaut. Leurs bénéficiaires seront probablement au programme des prochaines éditions du festival...

➔ « Photo Phnom Penh », jusqu'au 7 février 2024.
photophnompenh.com

